Lebensztejn, Jean-Claude. Malcolm Morley : Itinéraires

Leszek Brogowski

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2048>

DOI : 10.4000/critiquedart.2048

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2002

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Leszek Brogowski, « Lebensztejn, Jean-Claude. Malcolm Morley : Itinéraires », *Critique d'art* [En ligne], 19 | Printemps 2002, mis en ligne le 29 février 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2048> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.2048>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Lebensztejn, Jean-Claude. Malcolm Morley : Itinéraires

Leszek Brogowski

RÉFÉRENCE

Lebensztejn, Jean-Claude. *Malcolm Morley : Itinéraires*, Genève : Mamco, 2001

- 1 En vrai peintre-philosophe (p.140), insoumis et exigeant, Malcolm Morley se remettait en cause en permanence, refusant d'aller là où les critiques l'attendaient, et fuyant les positions déjà acquises. Pourtant, c'est de lui qu'est venue l'impulsion décisive à deux courants qui ont marqué la peinture des dernières décennies : l'Hyperréalisme et le Néo-expressionnisme. Du premier il s'est doublement distancé dès qu'il a été suivi sur la voie de son Photo-réalisme (appellation américaine de l'Hyperréalisme) : d'abord par le nom de Superréalisme qu'il lui préférait à cause de sa sonorité faisant penser au Surréalisme, mais surtout par un changement radical de sa démarche, ce qu'on exprimerait mal en disant qu'il a changé de style. Par rapport au label Néo-expressionnisme, dont on l'a taxé, il a pris ses distances par cette remarque tranchante : « Si j'avais su que j'allais inventer des horreurs comme Julian Schnabel, David Salle et ces gens-là, je me serais coupé les mains ». Et Lebensztejn d'ajouter autocommentaire au commentaire : « [...] je n'étais pas fier d'avoir dit ça, mais quand j'en ai parlé à mon psy, il m'a dit que ça pouvait aller. C'était mieux que de dire que j'aurais mieux aimé couper leurs mains » (p.133).
- 2 Dans l'introduction, Lebensztejn fait part des réticences qu'il a eues au départ à l'idée d'avoir eu à écrire encore une fois sur Morley. Autant dire que, puisqu'il l'a fait, il s'agit là d'un livre récapitulatif et synthétique sur l'œuvre de Malcolm Morley, mort depuis. Livre qui est comme une confrontation d'un artiste qui mène la peinture à la "collision de la vision et de la pensée" (p.109) et d'un écrivain dont on apprécie toujours la force intellectuelle inséparable de la simplicité des propos poignants, et qui ne peut donc être qu'un livre passionnant. Ce caractère récapitulatif réside d'ailleurs moins dans le

récit du parcours de sa vie d'artiste, enfance comprise, que dans la lecture qui est faite de ses tableaux, lecture qui fait montre d'une gymnastique incroyable, cherchant l'appui tantôt dans le trait du pinceau, tantôt en dessous de la surface, aussi bien dans le report au carré que dans le traitement des contours (parfois l'unique espace de liberté que Morley s'accordait), parfois dans le rapport à l'histoire et parfois à la nature, bref : c'est le jeu des représentations qui est le cœur vivant de la peinture de Morley, sinon de la peinture tout court. Seule une telle lecture est capable de respecter la grandeur de l'artiste, en dehors des deux étiquettes qu'on a essayé de lui coller. En effet, le principal mérite de Morley-peintre aura été de faire jouer la représentation contre elle-même en l'obligeant ainsi à s'arracher à son insignifiance ambiante. En cela il a été peut-être, parmi les peintres contemporains, le plus proche de la peinture des icônes, le plus proche de l'idée malévitchienne de l'icône du monde moderne. En soulignant les souffrances et les risques qu'a dû assumer l'artiste, parfois au bord de la folie, pour être ce que veut dire être artiste —être autonome et créateur dans un monde asservissant et industrialisant— Lebensztejn s'émerveille en découvrant que Morley, comme Socrate, ait eu son démon, mais le sien a été aquatique : « ...Je prenais une douche et j'ai entendu une voix dans la pomme de douche : "SOIS UN PEINTRE D'AVENTURES ! DIS MERDE A L'ART MODERNE !" Merveilleux— » (p.178).

- 3 « [...] je vois l'histoire de l'art, surtout de son art, écrit-il, comme une histoire policière, un mystère à résoudre sans trop le dissiper » (p.9). En découvrant l'épilogue, surpris, le lecteur ne sera déçu ni par le mystère du peintre, ni par la méthode de l'historien.